

Quatrième millénaire

À partir de la seconde moitié du quatrième millénaire et, pour la première fois, grâce à l'invention de l'écriture, des documents écrits permettent aux historiens des religions de saisir la perception du divin par Homo *religiosus* en Inde, en Mésopotamie et en Égypte.

Et sa perception est fort contrastée : un divin tout Autre dans le sous-continent indien, un divin semblable aux cours royales au Proche-Orient.

2.1	Dès ~3500	Inde	Sous la multiplicité un monde divin UN	2
2.2	Dès ~3300	Proche-Orient	L'écriture au service d'Homo <i>religiosus</i>	15
2.3	Dès ~3200	Égypte Mésopotamie	Un monde divin calqué sur les cours royales	17
2.4	Dès ~3200	Mésopotamie	Homo <i>religiosus</i> revêt ses dieux de l'uniforme guerrier	19

2.1

~3500 - ~800

Inde

Sous la multiplicité un monde divin UN

De ~3500 à ~1800 une civilisation brilla de tous ses feux dans le nord-est de l'Inde, au pays des sept rivières (Indus, ses cinq affluents et la Sarasvatî). Historiens et archéologues l'appelèrent civilisation de l'Indus du nom du principal fleuve de cette région.

La civilisation de l'Indus

Jusqu'il y a quelques décennies, son histoire se résumait à ceci :

Vers 7000 avant notre ère, des agriculteurs originaires des plateaux iraniens s'étaient installés dans les piémonts bordant la vallée de l'Indus et s'étaient mis à cultiver des céréales. Ils habitaient de vastes agglomérations construites en briques crues. Vers 6000, ils passèrent à l'élevage de bovins.

Linguistes et archéologues donnèrent à ces premiers agriculteurs du nord de l'Inde le nom de Dravidiens, car, croyaient-ils, ils étaient les lointains ancêtres des populations dravidiennes qui peuplent actuellement le sud du sous-continent. Vers le III^e millénaire, ces Dravidiens donnèrent naissance à une brillante civilisation urbaine qui s'épanouit dans la vallée de l'Indus, deux de ses principaux sites faisant sa réputation : les cités d'Harappa, découverte en 1921 sur les rives de la Ravi, affluent de l'Indus, et Mohenjo-Daro, l'année suivante, sur les rives de l'Indus. La première abritait une population estimée à 20 000 habitants, la seconde à 40 000 - 50 000 habitants. Ce qui étonnait leurs découvreurs, c'était le confort de ces cités : nombreux puits d'eau potable (plus de 700 à Mohenjo-Daro), un système d'égouts avec récupérateurs des eaux usées, salles de bain dans les maisons particulières...

Aucun palais ni aucun temple n'ayant été trouvés, on croyait que cette civilisation n'avait généré aucun État semblable à ceux de l'Égypte ou de la Mésopotamie, mais qu'une classe de marchands était à la tête de ces cités qui entretenaient d'intenses relations commerciales avec les régions voisines : Mésopotamie, Élam, Turkménie, Bactriane... Pour les besoins de ce commerce, ces marchands construisirent des bateaux comprenant jusqu'à cent rameurs.

Autres particularités, extraordinaires celles-là : aucune arme ne fut trouvée dans les sites fouillés. Ces Dravidiens étaient-ils déjà à cette époque des partisans de la non-violence ?

Le scénario « invasionniste »

Vers 1800, cette merveilleuse et étrange civilisation disparut dans des circonstances dramatiques. Selon les linguistes, ces Dravidiens furent les malheureuses victimes d'invasisseurs venus des steppes eurasiatiques. Après avoir traversé les passes montagneuses de l'Afghanistan, ils se mirent à envahir la vallée de l'Indus, détruisant ses cités grâce à leurs chevaux, leurs chars de guerre et leurs haches de bronze que ne connaissaient point les Dravidiens. Ils soumièrent ou repoussèrent vers le sud de l'Inde ceux qu'ils n'avaient pas massacrés.

Toujours selon les linguistes, ces envahisseurs étaient les descendants de Proto-indo-européens qui nomadisaient entre le Dniepr et la Volga, au IV^e millénaire. Entre 1800 et 1500, certaines de leurs tribus entreprirent l'invasion de l'Iran pendant que d'autres déboulaient dans la vallée de l'Indus avant de se diriger vers la vallée du Gange. En Inde, ces envahisseurs se donnèrent le nom d'Arya, Aryens, qui, en sanskrit, signifie nobles. C'est l'ethnologue anglais James Cowles Prichard qui, le premier, en 1843, utilisa malencontreusement l'expression « race aryenne ». On sait l'usage qui en fut fait par la suite.

Ces Arya formaient une société pyramidale, structurée en trois castes bien définies : les brahmanes (prêtres-enseignants), les ksatriyas (guerriers), les vaishyas (agriculteurs et artisans). Quant aux sùdras (travailleurs non spécialisés, serviteurs et esclaves), ils n'appartenaient pas à cette société. Ils étaient hors classe.

Ce scénario « invasionniste » imaginé par les linguistes pour expliquer la parenté qu'ils avaient repérée entre de nombreuses langues européennes et indo-iraniennes revêtit très vite l'habit de la vérité historique.

Telle est résumée, dans ses grandes lignes, cette page de l'histoire de l'Inde que l'on peut encore trouver dans des manuels d'histoire.

Un nouveau scénario, le scénario « harappéen »

Or, depuis quelques décennies, ce scénario « invasionniste » est mis à mal par la génétique, l'archéologie, l'hydrologie, la botanique, la zoologie, l'astronomie... Une synthèse des travaux effectués par des spécialistes de ces différentes disciplines a été publiée en français¹. Tous parviennent à la même conclusion : l'Inde n'a subi aucune invasion entre 4500 et 800 avant notre ère. La civilisation dravidienne n'a pas été détruite par des envahisseurs qui n'existent que dans l'imagination des linguistes. Comme il serait trop long de présenter tous les arguments qui plaident en faveur de ce nouveau scénario, nous invitons nos lecteurs à consulter cette synthèse rédigée par Michel Danino, *L'Inde et l'invasion de nulle part*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2006 ou à surfer sur Internet et à visiter le site www.jaia-bharati.org. Voici cependant quelques-uns des arguments de ce scénario.

Ce que dit la génétique

Plusieurs études génétiques ont été menées en Inde depuis 1999. Toutes parviennent aux mêmes conclusions : aucun envahisseur en provenance de régions extérieures situées à l'ouest et au nord du sous-continent n'est venu s'installer dans la vallée de l'Indus. En revanche, il est plus probable que des populations indiennes soient allées s'installer dans ces régions extérieures, frontalières de cette partie du sous-continent². Pour trouver une parenté linguistique entre les populations européennes et indiennes, il faut remonter au Néolithique, voire au Paléolithique.

¹ Danino Michel, *L'Inde et l'invasion de nulle part*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2006. Une autre synthèse avait été publiée en 2001 par François Gautier, *Un autre regard sur l'Inde*, aux Éd. Tricorne.

² *Ibid.*, pp. 304-314.

Ce que dit l'anthropologie

De même, l'étude des restes humains découverts en Inde conduit les anthropologues à affirmer qu'aucune population étrangère n'est venue perturber le « continuum » biologique entre 4500 et 800 avant notre ère³.

Ce que dit l'archéologie⁴

Au cours des trente dernières années, les archéologues ont découvert plus de 1600 sites de cette civilisation. Pour l'instant, 3 à 4% seulement d'entre eux ont été fouillés. Cela signifie que la vision que nous avons aujourd'hui de cette civilisation est appelée à évoluer.

Quelle est-elle en ce début du XXI^e siècle ?

Plus de 1200 de ces sites se trouvent sur les rives du fleuve Sarasvatî qui s'écoulait à l'est de l'Indus, des montagnes himalayennes jusqu'à l'océan. Un petit nombre seulement se trouve sur les rives de l'Indus. Aussi de nombreux archéologues appellent-ils désormais cette civilisation Indus-Sarasvatî, ou harappéenne, du nom de la première grande cité découverte en 1921. De plus, elle ne s'étendait pas seulement le long de ces deux fleuves. Des sites ont encore été découverts au Baloutchistan, en Afghanistan, au Cachemire... Elle était aussi grande en étendue que l'Égypte et la Mésopotamie réunies.

Cette civilisation connut

- une phase pré-urbaine, agricole, villageoise, de ~3500 à ~2700,
- puis une phase urbaine, de ~2700 à ~1900/1800, durant laquelle elle connut son apogée avec toute une série de villes commerçantes,
- et enfin une phase post-urbaine, agricole, artisanale, villageoise, de 1800 à 800, c'est-à-dire jusqu'à la période historique qui vit émerger une nouvelle civilisation urbaine dans la vallée du Gange.

Pour quelle raison un grand nombre de villes de cette civilisation disparut vers 1800 ?

Constatant qu'aucun des sites fouillés n'a révélé à ce jour la moindre trace de combats, de destructions, de massacres de populations..., qu'aucune arme, qu'aucun char, qu'aucun charnier n'ont été découverts, que les puissantes murailles qui entouraient ces villes avaient été élevées non pas pour les protéger d'éventuels envahisseurs mais contre l'invasion des eaux de la Sarasvatî et de l'Indus, les archéologues actuels en concluent que ces villes n'ont pas été détruites par des envahisseurs, mais qu'elles ont été tout simplement abandonnées.

De plus, selon le scénario « invasionniste », les envahisseurs aryens auraient repoussé les Dravidiens vers le Sud. Or les archéologues ne trouvent, dans le sud de l'Inde, aucun vestige de leur civilisation⁵. Il est pour le moins étrange que ces fugitifs n'aient rien emporté avec eux, abandonnant tout sur place leur poterie, leur écriture, leur art, leurs techniques... Toujours selon ce même scénario, ces envahisseurs se seraient dirigés ensuite vers la vallée du Gange. Or, sur cet itinéraire, les archéologues ne trouvent aucune trace de leur passage, mais des sites harappéens datant de la phase post-urbaine.

³ Danino Michel, op. cit., pp. 298-304.

⁴ *Ibid.*, pp. 133-260.

⁵ Lal Braj Basi, *India 1947-1997: New Light on the Indus Civilization*, Arian Books International, 1998, p. 118.

Ce que disent les hydrologues, les géologues, les climatologues

Selon ces spécialistes, plusieurs causes provoquèrent l'abandon, vers 1900-1800, de ces villes.

L'une est certaine. Selon leurs relevés, le fleuve Sarasvatî s'est asséché complètement entre 2200 et 2000. Vers 2000, son lit était sec et disparaissait même en certains endroits sous les sables du désert. Les géologues, grâce à des satellites, ont réussi à reconstituer son cours sur plus de 1500 km.

Trois causes de cet assèchement sont aujourd'hui privilégiées.

- Un tremblement de terre aurait détourné le cours de ses principaux affluents.
- Elle aurait été une des victimes de la terrible sécheresse qui, vers 2200, affecta une immense ceinture allant de l'Europe du Sud à l'Inde.
- La disparition des forêts dont le bois avait servi à cuire des millions de briques, aurait désertifié les rives de l'Indus et de la Sarasvatî à un point tel qu'une grande concentration de personnes ne fut plus possible⁶.

Les Harappéens n'eurent dès lors d'autre choix que d'abandonner leurs villes. La disparition de leur principale artère fluviale signifiait en effet le tarissement de la source de leurs richesses : le commerce. Mais là où une petite agriculture pouvait encore subsister, des villages demeurèrent. Les archéologues en ont dénombré plus de 1500 sur les rives de la Sarasvatî.

La religion védique, une religion aryenne ou harappéenne ?

Les partisans du scénario « invasionniste » attribuent aux envahisseurs aryens la composition orale du Veda, textes sacrés de la religion de cette civilisation. Elle serait l'œuvre de brahmanes (prêtres) qui l'auraient entreprise dès leur arrivée en Inde, vers 1800. Cette date et cette origine aryenne sont bien évidemment contestées par les partisans du scénario « harappéen ». Comment se fait-il que ces aryens aient pu créer un chef d'œuvre de la littérature sacrée mondiale et n'ont laissé aucun monument et que les Harappéens aient laissé des villes et des monuments remarquables et n'ont laissé aucune littérature ?

Relevons encore trois autres de leurs arguments.

Ils se demandent en effet pourquoi ces brahmanes aryens ont consacré une soixantaine d'hymnes à la Sarasvatî et pourquoi ils l'ont vénérée comme une déesse et chantée comme un fleuve puissant s'écoulant majestueusement de l'Himalaya à la mer, alors qu'à leur arrivée, elle était asséchée depuis au moins deux siècles.

Elle surpasse toutes les autres eaux en majesté et puissance⁷.

Sarasvatî, la meilleure des mères, la plus belle des rivières, la plus merveilleuse des déesses⁸.

⁶ Cf. l'ouvrage collectif dirigé par Lahiri Nayanjot, *The Decline and Fall of the Indus Civilization*, New Delhi: Permanent Black, 2000.

⁷ Rigveda, VII. 95. 1.

⁸ *Ibid.* II.41.16.

D'autres hymnes parlent de la constellation des Pléiades. Or, la façon dont ils décrivent sa position parmi les autres constellations conduit les astronomes à la fixer entre 3200 et 2200, ce qui nous donnerait la date approximative de leur composition.

Pour l'historien des sciences P.C. Sengupta, l'éclipse solaire qui est décrite dans le Rigveda (5 :40 : 5-9) eut lieu le 26 juillet 3928⁹.

...

Pour beaucoup d'indianistes, cette panoplie d'arguments ne laisse planer aucun doute, la religion védique s'enracine bien dans le terreau indien et lui seul et son émergence doit se situer vers 3500 déjà, peut-être au-delà.

Les « rishis » à l'origine de la religion védique

La population était composée d'une multitude de tribus subdivisées en varnas fonctionnelles (classes) regroupant des familles de paysans, d'artisans, de guerriers, de brahmanes. Chez ces Indiens, on ne devenait pas paysan, artisan, guerrier ou brahmane. On naissait paysan, artisan, guerrier ou brahmane, statut que le père transmettait à ses fils auxquels il leur apprenait son métier.

De ces varnas, celle des brahmanes était la plus puissante. Ces prêtres tenaient leur prestige de caractéristiques qui leur étaient propres. Ils étaient les seuls à s'adonner à l'étude de diverses disciplines telles que l'astronomie, l'astrologie, les mathématiques, la médecine, la botanique, la magie... Ils acquirent, au cours des siècles, une somme de connaissances inégalées qui leur permit d'asseoir leur domination sur les autres varnas et de leur imposer leur présence et leurs services contre rémunération dans tous les actes de la vie tribale. Les brahmanes formaient donc une corporation puissante. Par le biais de la religion, ils avaient prise sur toutes les activités des tribus. Et comme partout ailleurs, l'essentiel du culte résidait dans des sacrifices.

Les Indiens attribuent à des brahmanes inspirés appelés « rishis » l'élaboration de leur religion et la composition de son livre sacré, le Véda qui, en sanscrit, signifie, le Savoir ou Ce qui a été perçu.

Il est composé en réalité de quatre livres :

- le Rigveda qui regroupe 1028 hymnes ;
- le Yajurveda qui regroupe les formules sacrificielles, les prières (mantras) récitées par les prêtres durant les cérémonies ;
- le Samaveda qui regroupe 1549 strophes chantées lors des cérémonies ;
- l'Atharvaveda qui regroupe 731 prières magiques pour vaincre la maladie, susciter l'amour, obtenir la prospérité, une longue vie...

La plupart des hymnes du Rigveda sont adressés aux dieux. Deux cent cinquante d'entre eux sont consacrés à *Indra*, deux cents à *Agni*... D'autres sont des hymnes cosmogoniques et historiques. D'autres enfin chantent la rencontre personnelle, toute intérieure, mais combien bouleversante que firent avec le monde divin certains de ces rishis profondément religieux et mystiques.

Selon le scénario harappéen, ces hymnes furent composés entre ~3200 (voire avant pour certains d'entre eux) et 800 avant notre ère. Selon le scénario invasionniste, leur composition débuta autour de 1800-1500. Transmis d'abord oralement à l'interne de chaque tribu, de

⁹ N.S. Rajaram & D. Frawley, *Vedic Aryans and the Origins of civilization*, Québec, WH Press, 1995, p. 106.

génération en génération, selon des techniques éprouvées de mémorisation quasi littérale, tout ce matériau liturgique fut peu à peu rassemblé et mis par écrit vers 800¹⁰. De cette compilation, il en sortit le Véda.

Les Indiens considèrent donc et continuent de considérer aujourd'hui ces quatre livres comme le fruit d'une Révélation (sruti) qu'il faut comprendre non pas comme un message divin qui aurait été délivré aux rishis, mais comme une Illumination mentale à laquelle ils seraient parvenus. C'est en ce sens-là que la religion védique est dite révélée. Les commentaires de ces livres qui advinrent par la suite formèrent la Tradition (smirti).

Le message du Rigveda

Sans entrer dans le détail, disons que, pour l'historien, les hymnes adressés à des dieux portent un double témoignage :

- celui de la quête spirituelle que leurs auteurs entreprirent,
- celui de l'Illumination qu'ils connurent au cours de leur quête.

Max Muller (1823-1900), l'un des fondateurs des études indiennes, décrit admirablement bien cette quête :

Les anciens Aryens sentirent dès le commencement, et peut-être alors plus vivement que dans la suite, la présence d'un Divin, d'un Infini, d'un Au-delà, et ils essayèrent, comme nous, de le saisir et de s'en emparer, en lui donnant nom après nom. Ils pensaient l'avoir trouvé dans la montagne et la rivière, dans l'aurore et dans le soleil, dans le ciel et dans le firmament, dans le Ciel-Père. Mais, à chaque fois, venait le Non ! inévitable. Ce qu'ils cherchaient était comme la montagne, comme la rivière, comme l'aurore, comme le ciel, comme le Père ; mais ce n'était pas la montagne, ce n'était pas la rivière, ce n'était pas l'aurore, ce n'était pas le ciel, ce n'était pas le Père. C'était quelque chose de tout cela, mais c'était quelque chose de plus que tout cela, au-delà de tout cela. Même ces noms généraux d'Asura et de Déva¹¹ ne suffisaient plus à les satisfaire. « Il y a peut-être des Dévas et des Asuras, disaient-ils ; mais il nous faut davantage, il nous faut un mot plus haut, une pensée plus pure. » Et c'est ainsi qu'ils délaissèrent les brillants Dévas, non dans un déclin de la foi et du désir, mais parce que la foi et le désir cherchaient plus haut¹².

« Neti, neti », « ni ceci, ni ceci » : répétaient les rishis. Alors qu'était-ce ce « plus haut » ? Ils le nommèrent finalement « brahman », Réalité ultime, après avoir écarté tout ce qu'ils pouvaient percevoir ou concevoir. Réalité transcendante et immanente tout à la fois, infinie, omniprésente, omnipotente, incorporelle. Réalité Créatrice. Réalité Une qui ne pouvait être appréhendée par le commun des mortels qu'au travers de ses multiples manifestations, d'où les multiples divinités du panthéon védique : « Trente-trois mille trois cent trente-trois », selon un de leurs poètes. Ce chiffre est bien entendu symbolique. *Shiva, Mitra, Varuna, Indra...* figurent parmi les dieux les plus importants de ce panthéon.

L'univers religieux des premiers Indiens est sous le signe d'une multiplicité de forces qui transcendent et gouvernent la vie ; chacune a sa fonction et son symbolisme propres. Cependant, divers procédés littéraires marquent l'intention de suggérer une unité sous-jacente du réel : beaucoup d'images et d'actions sont interchangeables d'une figure divine à une autre ; certains mythes ou fragments de mythes sont transverses, comme la création du monde qui peut être attribuée à différents dieux en même temps, sans qu'il y ait une

¹⁰ La plus ancienne version du Veda date du XIII^e siècle de notre ère.

¹¹ Azuras et Dévas : Divinités en sanskrit. Ce sont les manifestations brillantes et bienfaites de la nature.

¹² Muller Max, *Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde*, Paris, 1879, p. 273-274.

incompatibilité ; des hymnes sont consacrés aux «tous-les-dieux», sorte d'ensemble qui n'est pas une masse confuse, mais une addition de compétences supposant l'existence de la totalité. Dans cette perspective, le polythéisme n'apparaît pas comme une construction archaïque, incapable de s'élever vers une métaphysique, mais comme un langage qui laisse transparaître l'intuition d'un Être non représentable, invisible mais néanmoins présent partout comme énergie ou puissance¹³.

Cette quête mena, en effet, les rishis à découvrir que la multiplicité de leurs dieux n'était que les diverses expressions d'un « Être non représentable, invisible mais néanmoins présent partout comme énergie et puissance. » Elle les mena à concilier deux termes antinomiques : polythéisme et monothéisme.

Découverte non pas théorique, mais réalisée lors d'une rencontre personnelle au plus profond d'eux-mêmes avec cet Être non représentable, invisible. Rencontre bouleversante : l'idée centrale qui parcourt tous leurs hymnes est que, pour l'homme, le seul bonheur qui vaille la peine de rechercher durant sa vie terrestre est de l'expérimenter au plus profond de lui-même, car il vit en chaque homme.

Ce message n'est pas facile à décoder immédiatement car ces hymnes ne sont pas des traités de théologie mais des poèmes qui utilisent le langage symbolique pour décrire leur expérience mystique. Pour le comprendre il faut être initié, comme l'affirme le grand indianiste Louis Renou.

(Le Rigveda) développe un tissu de symboles où la langue s'est ployée au service de démarches subtiles de l'imagination mythico-rituelle. Presque toutes les œuvres indiennes ont un côté ésotérique ; le Rigveda avant tout autre¹⁴.

Quelques exemples :

Les deux versets suivants que nous avons déjà cités plus haut et qui sont tirés des hymnes 2 et 7 chantent la rivière sacrée des Indiens, la Sarasvatî.

Elle surpasse toutes les autres eaux en majesté et puissance¹⁵.

(...)

Sarasvatî, la meilleure des mères, la plus belle des rivières, la plus merveilleuse des déesses¹⁶.

Pour un non-initié, ces deux versets signifient simplement que la Sarasvatî était un grand fleuve aux eaux majestueuses et que les Indiens l'ont déifiée.

Pour le poète mystique, cette rivière déifiée est une excellente image de cette Réalité Ultime dont il a eu l'intuition. Elle est majestueuse, elle est puissance, énergie, elle est plus qu'une mère, elle est la meilleure des mères, dispensatrice de tous les biens.

Dans ces hymnes, une des manifestations de ce divin est *Agni*. Pour un non-initié, il était le feu qui brûlait les offrandes déposées sur l'autel et leur fumet constituait la nourriture des dieux. Il devint aussi un dieu distinct chargé de porter aux autres dieux la nourriture des hommes.

Pour un initié, *Agni* était le *Brahman* qui dévorait leur cœur d'un amour infini.

¹³ Tardan-Masquelier Ysé, *L'Hindouisme. Des origines védiques aux courants contemporains*, Paris, Éd. Bayard, 1999, p. 41-42.

¹⁴ Renou Louis, op. cit. p. 275.

¹⁵ Rigveda, VII. 95 : 1.

¹⁶ *Ibid.* II. 41 : 16.

Les rishis parlent souvent de guerres entre Dasyus et Arya. Les non-initiés, et plus particulièrement les historiens occidentaux, en ont fait les guerres qu'auraient menées les tribus aryennes contre les Dravidiens à la peau sombre, lorsqu'elles se mirent à envahir la vallée de l'Indus. Pour les initiés, les Aryens et les Dasyus n'étaient que des symboles. Les Arya étaient les symboles de tous les hommes qui combattent et triomphent de tout ce qui en eux et hors d'eux fait obstacle à leur progrès spirituel.

Nous combattons pour acquérir la Sagesse sublime, c'est pourquoi les hommes nous appellent guerriers (arya)¹⁷.

Quant au terme Dasyus, il ne signifie aucunement les Dravidiens à la peau sombre. Il signifie l'obscurité, et, par extension, il désigne ceux qui préfèrent l'obscurité à la lumière, le mensonge à la vérité.

Lorsque, dans leurs hymnes, ces rishis demandaient aux dieux des vaches, des chevaux, des chars..., pour les initiés, ces animaux et ces objets étaient des symboles. La vache était le symbole de l'illumination, le cheval et le char, les symboles de la force pour vaincre tous les obstacles qui se dressaient devant eux dans leur quête du divin. Lorsqu'ils demandaient l'or, ils demandaient le bien suprême : se fondre dans la Lumière divine.

Mais comment y parvenir ?

En tout homme, il existe une part d'animalité (pashu) et une part de divinité (pati), car Dieu, tout en étant transcendant, est immanent au monde. Il habite toute créature. Il habite donc le cœur de tout homme. Le seul enjeu valable d'une vie est donc de réduire cette part d'animalité pour donner toute la place à la part de divinité. Le seul sacrifice qu'il lui importe d'offrir n'est plus une offrande matérielle, mais l'offrande de lui-même, le renoncement à lui-même, sa soumission totale et inconditionnelle à la Volonté divine. Jour après jour, instant après instant, il doit se vider de lui-même et s'ouvrir au divin, le laisser l'envahir complètement.

Les rites auxquels il doit donc se soumettre ne sont plus les rites extérieurs qui enserrent, tel un carcan, la vie des fidèles, mais l'application scrupuleuse à vivre dans la Vérité en pensée, en parole, en action. Ce travail sur lui-même ressemble à un chemin, une ascension, à une sortie de la nuit.

La nuit :

- symbole de la conscience obscure, incapable de distinguer le vrai du faux, le bien du mal,
- symbole de l'ignorance de la véritable connaissance qui est celle de Dieu,
- symbole des faux-pas et des errements de la volonté,
- symbole du mensonge que l'on peut faire aux autres et à soi-même,
- symbole des illusions, des mirages, des apparences sensibles, des désirs sensibles, des richesses périssables, du fini, du limité...

Cette sortie de la nuit débouche sur l'illumination de l'aurore, symbole de l'entrée dans le monde lumineux et éternel du divin, du Vrai, du Permanent, de l'Infini. Qui parcourt ce chemin intérieur parvient un jour à cette illumination. Il ressent alors une félicité immense et acquiert l'immortalité. Il devient un rishi, un voyant de la Plénitude divine, un entendant de la parole divine qu'il est appelé à communiquer aux hommes.

Ce chemin de la nuit à la lumière est un chemin de méditation.

Il est un chemin où le doute et l'interrogation ne sont pas absents.

Il est aussi un chemin d'ascèse qui demande constance et détermination.

¹⁷. Cité par Sri Aurobindo, poète, révolutionnaire, yogi indien dans un article « Aryen. Race ou culture ». jaiabharati.org/invasion/aryen-sa.html

L'ascèse et le yoga permettent à l'homme de se connaître lui-même, de maîtriser les divagations de sa pensée, de dépasser les limites de ses sens, d'atteindre les sources profondes de la vie, d'entrer en contact avec les forces invisibles qui vivent en lui et dans tout le créé. De nombreux sceaux représentent des yogis et des poses de yoga.

Cette vision mystique de la rencontre du rischi, dans la plénitude éternelle de la lumière, avec le divin, après avoir parcouru un long chemin difficile d'ascèse et de méditation, est extraordinaire à un triple point de vue.

Elle est la plus ancienne vision du monde divin qu'Homo *religiosus* a élaborée et qui nous est parvenue.

Elle est la plus ancienne affirmation que l'homme est appelé à rejoindre le monde divin, qu'il est fait pour le bonheur, que la mort n'est qu'une porte s'ouvrant sur l'immortalité.

Ensuite, cette vision sera celle de tous les mystiques qui se succéderont au cours des siècles, dans le monde.

Enfin, elle nous donne, à l'aube de l'Histoire, une vision de ce qu'est la véritable démarche religieuse : un chemin personnel, choisi librement, vers son Dieu.

Les brahmanes savaient pertinemment que peu de leurs fidèles parviendraient à cette illumination. Pour les aider tout de même, ils leur aménagèrent un parcours de vie bien balisé.

Vers le VI^e siècle avant notre ère, ce parcours comportait quatre étapes :

- celle de l'étudiant

À sept ans, l'enfant entrait dans la communauté des hommes par le rite de l'upanayana et, durant dix ans, son père l'initiait au métier de son varna et un brahmane lui apprenait ses devoirs religieux en lui faisant répéter inlassablement les formules qui accompagnaient tous les rites de cette religion et lui contait les mythes qui les fondaient. Cette initiation était considérée comme une seconde naissance (L'initié devenait un « deux fois nés »). Elle allait lui permettre, à son décès, de rejoindre *Yama*, le dieu des morts qui l'introduirait dans un « lieu de repos, tout décoré de jours, d'eaux et de nuits¹⁸ ». On imagine sans peine l'ascendant que durent exercer certains de ces brahmanes sur ces jeunes garçons qu'ils éduquaient durant cette dizaine d'années.

- celle de l'homme du monde

Son éducation terminée, à dix-sept ans au plus tôt, le jeune homme se mariait en épousant une femme de son varna, pratiquait le métier que lui avait enseigné son père. De plus il devait remplir au plus près de sa conscience les charges que l'assemblée du village pouvait lui confier.

- celle du renonçant

Une fois ses enfants éduqués, une fois qu'il avait accompli ses devoirs envers la société, c'est à ce moment-là qu'il pouvait se retirer, s'il en éprouvait le besoin, seul ou avec sa femme, dans la forêt pour vivre dans un ermitage et suivre les pas des rishis dans leur quête du divin.

¹⁸ Cité par Ysé-Tardan Masquelier in « Qu'en disent Vishnu, Bouddha et Laozi ? », Historia thématique, jan.-fév. 2009, n° 117, p. 8.

- celle de yogi

Parvenu à l'illumination, il avait le devoir de partager son trésor avec ceux qui venaient lui demander de les initier et de les aider à progresser dans leur quête.

La religion védique ritualiste

Les Indiens, dans leur grande majorité, ne dépassaient pas la deuxième étape et pratiquaient leur religion sous l'autorité du brahmane villageois.

Les sacrifices

Dans leurs hymnes, les rishis ne cessent de parler des sacrifices qu'ils doivent accomplir pour parvenir à l'illumination. Pour eux ces sacrifices, nous l'avons vu, étaient synonymes de tous les renoncements personnels auxquels ils devaient consentir. Pour le commun des mortels, ces sacrifices consistaient en offrandes matérielles aux dieux. Et vu sous cet angle, cette religion védique ne diffère en rien des religions contemporaines égyptienne et mésopotamienne.

Dans cette religion pas de temples, pas de statues des dieux devant lesquels les fidèles auraient pu venir prier. Seulement des autels érigés en plein air autour desquels ils se rassemblaient et devant lesquels les brahmanes officiaient. Tous les regards étaient centrés sur eux, car tout dépendait d'eux. Le sacrifice n'était efficace que si les officiants respectaient dans les moindres détails les rites prescrits.

Les brahmanes fondèrent la nécessité impérieuse des sacrifices sur un mythe de la Création qu'un hymne du Rigveda décrit sous la forme d'un Sacrifice originel, le sacrifice du Purusa.

Au commencement, le dieu créateur produisit une semence et une matière première qui la reçut. De cet ensemencement naquit un œuf, flottant sur les eaux primordiales, et dans lequel se développa un fœtus géant qui, après une année de gestation, éclata et donna naissance au Purusa, l'homme cosmique. Ce n'était ni un humain, ni l'ancêtre des humains, c'était un macro-corps informe. C'est de son démembrement, considéré comme le sacrifice originel, que sortit la multiplicité des dieux, des créatures humaines et animales et des choses ainsi que le dharma : l'ordre cosmique et social.

L'Homme (cosmique) n'est autre que cet univers,
Ce qui est passé, ce qui est à venir (...)
Tous les êtres sont un quartier de lui (...)
Sa bouche devint le Brahmane,
le Guerrier fut le produit de ses bras,
Ses cuisses furent l'Artisan,
De ses pieds naquit le Serviteur.
La lune est née de sa conscience,
De son regard est né le soleil,
De sa bouche Indra et Agni,
De son souffle est né le vent.
Le domaine aérien sortit de son nombril,
De sa tête le ciel évolua
De ses pieds la terre, de son oreille les orientes :
Ainsi furent réglés les mondes¹⁹.

¹⁹ Rigvéda 10 : 90. Trad. L. Renou, *Hymnes spéculatifs du Veda*, Paris, Éd. Gallimard, 1956, p. 97-100.

Mais cette Création était instable, elle était constamment menacée. Elle était le théâtre d'un formidable combat entre les asuras, les démons, les forces du chaos, et les devas, les dieux lumineux, emmenés par les cinq principaux dieux du panthéon :

- *Varuna* qui avait la responsabilité de l'ordre cosmique ;
- *Mitra* qui veillait au respect des lois, des traités, des contrats ;
- *Indra* qui défendait l'Univers contre les forces du chaos primitif. Dieu de la guerre, c'est lui qui menait les guerriers à la victoire ;
- *Asvin* et *Nâsatya*, dieux jumeaux qui donnaient la fertilité, la fécondité, la richesse, la santé.

Dans ce formidable combat, le rôle des hommes était double :

- Ils devaient offrir aux dieux de lumière la nourriture qui leur procurerait les forces nécessaires pour mener ce combat incessant et maintenir le cosmos dans le dharma. Sans ces offrandes, le monde retournerait au chaos. Il connaîtrait les pires fléaux. La misère, la pauvreté seraient le lot de tous.
- Ils devaient encore collaborer avec les dieux au maintien de l'existence du cosmos en jouant, chaque jour, symboliquement, mais efficacement le sacrifice primordial de la Création et son retour à l'Unité.

1. Symboliquement :

- en dépeçant la victime offerte, comme l'avait été le Purusa,
- en la brûlant ensuite. Réduite en fumée, elle montait au Ciel portée par *Agni* où elle regagnait l'Unité divine.

2. Efficacement :

- par la magie des formules et des rites.

En retour de ces sacrifices offerts, les fidèles attiraient sur eux la bienveillance divine. Ils pouvaient espérer obtenir durant leur vie terrestre toutes sortes de biens (prospérité, santé, longévité, bétail, enfants mâles...) et après leur mort une vie agréable dans l'Au-delà.

Aidez-nous, Mitra, Varuna,
à gagner les bienfaits de la Terre et du Ciel
car chez les Dieux vous êtes souverains.
Servant l'Ordre lui-même
ils ont gagné, ces Dieux, la force créatrice:
ils se renforcent pour nous délivrer du mal!
Ils font pleuvoir le Ciel, ils font couler les Eaux.
Oui, Mitra, Varuna qui détiennent les dons
ont accédé à la puissance souveraine²⁰ ! (Rigvéda, 5 : 68)

Ces sacrifices étaient privés et publics.

Les sacrifices publics pouvaient être commandés par les autorités ou par des particuliers, mais ils devaient être obligatoirement offerts par des brahmanes, contre rémunération :

- sacrifices commandés à chaque saison pour obtenir de bonnes récoltes, de bons troupeaux ;
- sacrifices de remerciement pour les bienfaits reçus ou pour obtenir de nouveaux bienfaits durant cette vie et une vie heureuse auprès des dieux après la mort, ou encore pour demander pardon pour ne pas avoir accompli ou mal accompli tel ou tel rite ;

²⁰ Trad. Jean Varenne in *Le Veda*, Paris, Éd. Denoël-Planète, 1967, p. 88.

- sacrifices pour entretenir une relation amicale avec les dieux en consommant avec eux les offrandes consumées dans le feu et en ingérant le divin que le dieu Feu, *Agni*, avait infusé dans ces offrandes.
- sacrifices solennels accomplis au nom de la communauté : sacrifices au feu, à la Lune, sacrifice du *soma*, boisson déifiée, symbole de la vie, qui permettait à qui avait le droit de la boire d'entrer en contact avec le divin, grâce à l'ivresse qu'elle provoquait ;
- sacrifices appelés *viçvajit* pour obtenir l'immortalité. Ils exigeaient une *daksinâ* (honnaire sacerdotal) de « mille bœufs et cent chevaux, ou tout l'avoir du sacrificateur²¹ ». Ce qui n'était pas à la portée de toutes les bourses !!!...

Les victimes offertes furent d'abord des animaux domestiques (chevaux, taureaux, bœufs, boucs...). Mais très rapidement les offrandes de végétaux cultivés remplacèrent la plupart du temps les animaux. L'important était que la victime offerte appartint à celui qui avait commandé le sacrifice, qu'elle était un bien précieux, signifiant de cette manière qu'elle était un substitut de lui-même. Car le plus beau sacrifice qu'un homme peut offrir aux dieux, n'est-ce pas le sacrifice de lui-même ?

Le rta

Tout sacrifice qui n'était pas accompli selon le rta, rituel précisant tous les rites à accomplir, était inefficace, ce qui rendait indispensable la présence des brahmanes, car eux seuls connaissaient les rites et les formules magiques.

Son observation scrupuleuse devint donc la grande affaire des théologiens qui développèrent toute une casuistique à ce sujet. Ils complexifièrent à ce point les rites des sacrifices publics que des experts brahmanes ne faisaient rien d'autre que de vérifier s'ils étaient bien respectés.

La morale

Comme la plupart des anciennes religions de l'Antiquité, le védisme à l'usage du grand nombre était une religion conservatrice. Il prêchait la stabilité sociale sans laquelle aucune durée ne pouvait être envisagée. Il affirmait en effet que la Création n'avait pas été seulement celle de la multiplicité des êtres et des choses, elle avait été aussi la mise en ordre de ce multiple, la création d'un Ordre immuable et d'une hiérarchisation de ce créé (le système des castes en est un exemple). Il postula donc une norme divine qui régnait aussi bien sur l'Univers macroscopique que sur l'Univers microscopique ainsi que sur les humains, situés entre ces deux Univers. Les brahmanes appelèrent cet Ordre *dharma*. Pour l'Indien védique, il constitua l'ensemble des règles et des devoirs qu'il devait respecter en fonction de sa classe et de la période de sa vie. L'individu n'avait pas d'existence en soi. Il n'existait qu'en tant que membre de sa classe.

En conséquence cette religion ne développa pas une morale respectueuse de l'être humain, de son bien-être, de son épanouissement, de sa vie personnelle. Le chemin qui menait au Ciel n'était pas celui de la vertu, mais celui du respect des rites propres à chaque classe, à chaque âge de la vie. C'était leur non-respect qui était péché. Cette religion n'était cependant pas dénuée de toute moralité. Le crime était un péché. Mais au jour du jugement, l'individu ne serait pas tellement jugé sur ses bonnes ou mauvaises actions, mais avant tout sur son respect ou non des interdits, des tabous, des rites.

La religion védique n'a donc pas de fondateur particulier, comme Mahomet pour l'Islam. Elle s'est construite peu à peu au cours des siècles par ces rishis et grâce aux brahmanes qui recueillirent leur enseignement et qui, sur la base du Véda, élaborèrent peu à peu une théologie

²¹ Gonda Jan, *Les Religions de l'Inde : Védisme et hindouisme ancien*, Paris, Éd. Payot, 1962, t. 1, p. 192.

et une liturgie. Une théologie à deux niveaux. Une théologie du sacrifice extérieur, de l'offrande matérielle qui s'adressait avant tout au commun des Indiens védiques, et une théologie du sacrifice intérieur, personnel, qui s'adressait à ceux qui voulaient se mettre en quête du divin.

Nos guides

- Biardeau Madeleine, *L'Hindouisme*, Paris, Éd. Flammarion, 1995.
- Danino Michel, *L'Inde et l'invasion de nulle part*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2006.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Daniélou Alain, *Shiva et Dionysos*, Paris, Éd. Fayard, 1979.
- Renou Louis, *L'Hindouisme*, Paris, Éd. PUF, 1970.
- Renou Louis et Filliozat Jean, *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1985.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Inde, Védisme, hindouisme ancien, hindouisme récent*, Louvain-La-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1985, 3^e éd.
- Sergent Bernard, *Genèse de l'Inde*, Paris, Éd. Payot & Rivages, 1997.
- Sri Aurobindo, *Le Secret du Véda*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1975.
- Tardan-Masquelier Ysé, *L'Hindouisme. Des origines védiques aux courants contemporains*, Paris, Éd. Bayard, 1999.
- Varenne Jean, *Le Véda*, Paris, Éd. Denoël-Planète, 1967.

2.2

Dès ~3300

Mésopotamie, Égypte

L'invention de l'écriture au service d'Homo *religiosus*

Entre 5000 et 3000, cinq civilisations au moins inventèrent leur propre système d'écriture¹.

La plus ancienne est celle de la *Culture de Vinca*, du nom de la ville éponyme, près de Belgrade, sur les rives du Danube où d'importants vestiges ont été découverts. Elle s'étendait sur une vaste région de l'ancienne Yougoslavie et perdura de ~5500 à ~3500. C'est en 1875 qu'un archéologue hongrois découvrit des objets comportant des signes que l'on a appelés l'écriture de Vinca. Ils dateraient de ~5000. Il s'agit d'une proto-écriture.

Vers 3500, en Inde, les Harappéens créèrent, à leur tour, leur écriture. On la trouva gravée sur environ trois mille cinq cents sceaux en stéatite, plaques de cuivre, objets en terre cuite, en os et en ivoire. Malheureusement, jusqu'à ce jour, aucun savant n'est parvenu à la déchiffrer. D'après le linguiste et paléographe indien Natwar Jha cette écriture serait du sanskrit phonétique.

Ce fut ensuite au tour des Mésopotamiens de mettre au point, vers 3300, une série de signes conventionnels qu'ils gravèrent sur des tablettes d'argile en guise d'aide-mémoire pour leur comptabilité². Les premières ont été retrouvées sur les sites de Djemdet-Nasr et d'Our, ainsi que dans l'enceinte du temple d'Ourouk. On appela cette écriture cunéiforme parce qu'elle est formée d'éléments en forme de coins tracés par les scribes dans l'argile fraîche. Elle fut déchiffrée au milieu du XIX^e siècle, après plus d'un demi-siècle d'efforts fournis par toute une équipe internationale d'assyriologues passionnés.

À la même époque, entre 3300 et 2900, en Iran, les Proto-Élamites mirent, eux aussi, au point leur propre écriture que les spécialistes commencent à peine de déchiffrer.

Enfin, et toujours vers 3300, l'Égypte³ mit au point sa propre écriture, l'écriture hiéroglyphique. L'administration des temples et celle, forte et centralisée, de l'État égyptien qui se mettait alors en place, exigeaient un outil d'enregistrement et de communication efficace dans ce pays long de plus de 1000 km. Gravée ou peinte sur la pierre ou encore dessinée sur du

¹ *Actes du colloque du 26 septembre 2009*. Musée archéologique de Nice-Cemenelum sous la direction de Pascal Vernus, Arles, Éd. Actes Sud, 2011, p. 6. Arnaud Bernadette, « La Mésopotamie n'est plus le seul berceau de l'écriture », in *Sciences et Avenir*, Janvier 2021, N° 887, p. 84.

² Bottéro Jean, *L'Orient ancien et nous. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Éd. Albin Michel, 1996, p. 22, 35 et ss.

³ À Abydos (400 km au sud du Caire), l'équipe du professeur Günter Dreyer, directeur de l'Institut archéologique d'Allemagne, a trouvé, entre 1992 et 1998, dans un cimetière royal environ 300 poteries recouvertes d'inscriptions hiéroglyphiques datant de 3300 avant l'ère commune. Cf. Günter Dreyer, *Recent Discoveries at Abydos Cemetery U*, in *The Nile Delta in Transition": 4th-3rd millenium B.C.*, Tel Aviv, E.C. M. Van Den Brink Editor, 1992, pp. 293-299; V. David and R. Friedman, *Egypt*, Londres, British Museum Press, 1998, pp. 35-38.

papyrus⁴, cette écriture fut déchiffrée, en 1822, par François Champollion. Elle fut appelée hiéroglyphique (signes sacrés). Les Égyptiens la considéraient comme un don du dieu Thot.

Les linguistes, étant, pour l'heure, incapables de déchiffrer l'écriture de la civilisation de Vinca, il nous est impossible de connaître quelle représentation du monde divin se faisaient ses Homo *religiosus*. Seul et unique témoignage : le linguiste américain Toby Griffen prétend avoir déchiffré quelques caractères qui feraient référence à une déesse ourse-oiseau. Est-ce l'aïeule d'*Artémis*, la déesse de la chasse ? Nous n'en savons pas davantage.

Concernant l'écriture proto-élamique, les spécialistes ont certes réussi à la déchiffrer, mais comme son corpus se réduit actuellement à huit textes gravés sur des vases en argent, il est impossible de connaître quelle représentation du divin se faisaient ces Élamites.

Même difficulté pour l'écriture des Harappéens. Mais les exégètes de leur religion, la religion védique, ont réussi à ouvrir une fenêtre sur leur perception du divin en analysant ses hymnes qui s'étaient transmis d'abord oralement, de génération en génération, pour être finalement mis par écrit vers 800 avant notre ère. Ils ont pu démontrer que certains d'entre eux avaient été composés autour de 3200 déjà.

En Mésopotamie et en Égypte, en revanche, écritures cunéiforme et hiéroglyphique ayant pu être déchiffrées, elles nous révèlent que les Homo *religiosus* de ces deux régions firent immédiatement appel à ce nouveau moyen de communication pour présenter le monde divin tel qu'ils le percevaient.

⁴ Les plus anciens rouleaux de papyrus actuellement datent de la I^{ère} dynastie (3100 – 2700). Ils ont été découverts dans la tombe du « vizir » Hemaka. *L'Égypte ancienne*, ouv. coll., Encyclopaedia Universalis, 1999, p. 237.

2.3

Dès ~3 200

Égypte – Mésopotamie

Un monde divin calqué sur les cours royales

Nous l'avons noté, des royaumes s'étaient formés le long des trois fleuves du Nil, du Tigre et de l'Euphrate et qui furent, peu à peu, absorbés par deux grands empires : celui d'Égypte fondé, selon la tradition, par Narmer (~3150¹), et celui d'Akkad en Mésopotamie fondé par Sargon I (~2340). Dans chacun de ces petits royaumes, puis dans ces deux empires, se constituèrent des cours royales imposantes selon une structure pyramidale. À leur sommet régnait un potentat tout-puissant, puis, aux échelons inférieurs, venaient les membres de sa famille, ses proches, ses collaborateurs, son personnel administratif...

Pour décrire le monde divin, les prêtres se servirent de ce modèle des cours royales. Ils l'organisèrent aussi en une pyramide au sommet de laquelle régnaient le souverain des dieux et, aux échelons inférieurs, les autres dieux.

En Égypte, les pharaons de la III^e dynastie (~2730- ~2660) bâtirent une nouvelle ville à la jonction de la Haute et de la Basse-Égypte, Memphis, qu'ils élevèrent au rang de capitale politique de leur empire. Les prêtres du temple d'Héliopolis, proche de Memphis, profitèrent de cette proximité pour élever leur dieu *Rê* au rang de souverain des dieux. Et les dieux des autres cités formèrent sa cour.

En Mésopotamie, le Sémite Sargon I fit d'Akkad² la capitale de son empire auquel elle donna son nom. Pour se concilier les Sumériens qu'il venait de vaincre, il se fit couronner à Nippur, leur capitale spirituelle. Plus encore, il en fit la capitale spirituelle de tout son empire et plaça son Dieu *Enlil* à la tête du panthéon mésopotamien. Et les dieux des autres cités tant sémites que sumériennes formèrent sa cour.

Les dieux, des êtres « semblables » aux membres de cours royales, mais au superlatif

Pour décrire chacun de leurs dieux dont l'existence pourrait remonter à la Préhistoire, les prêtres de ces civilisations du Proche-Orient prirent une fois de plus pour modèles les membres de leurs cours royales qui vivaient isolés dans leurs magnifiques palais, aussi éloignés de leur peuple que le Ciel l'était de la Terre. À l'image de ces grands personnages, les dieux étaient beaux, grands et richement habillés. Comme eux, ils étaient forts et puissants. Comme eux, ils pouvaient légiférer, commander, punir. Comme eux, ils ne pouvaient éprouver que des sentiments nobles, forts, violents... Comme eux, ils menaient grand train de vie, goûtaient aux plats les plus exquis, dégustaient les boissons les plus enivrantes, dormaient, faisaient l'amour, fondaient des familles, avaient des enfants. Et comme eux, ils ne travaillaient point. Et comme

¹ Il existe une trentaine de chronologies de l'Égypte ancienne toutes établies par d'éminents égyptologues, mais qui ont toutes le désavantage de ne pas concorder entre elles. Notre choix s'est porté sur celle que dressa Thomas Schneider « Le casse-tête de la chronologie égyptienne » sur la base des travaux de Eva Maria Wild et Walter Kutschler « L'Égypte ancienne à l'aune du radiocarbone » et que publia la revue *Pour la Science*, n 413, mars 2012.

² Cette ville n'a toujours pas été découverte.

ceux qui étaient investis d'une responsabilité plus ou moins importante dans le gouvernement du royaume ou de l'empire, les dieux étaient responsables de la bonne marche de l'Univers.

Les Égyptiens présentèrent souvent leurs dieux avec des têtes d'animaux, souvenirs des dieux-totem de leurs ancêtres, lorsqu'ils vivaient regroupés en clans. Ces têtes zoomorphes permettaient aussi de les distinguer les uns des autres et de mieux préciser leur personnalité.

Mais deux différences fondamentales distinguaient les dieux des membres des cours royales.

La première était que les dieux étaient infiniment plus beaux, plus forts, plus puissants... Le superlatif du superlatif était de rigueur dès que l'on parlait d'eux.

La seconde était qu'aucune maladie ne les frappait et ils étaient immortels ou du moins vivaient infiniment plus longtemps que les humains.

Nos guides

- Bottéro Jean, *Au Commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- Bottéro Jean, *La plus vieille religion. En Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Bottéro Jean, *L'Orient ancien et nous. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Éd. Albin Michel, 1996.
- *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- *De la Mésopotamie à la Perse*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, Coll. La grande histoire des civilisations, 1999.
- Huot Jean-Louis, *Une archéologie des peuples du Proche-Orient*, Paris, Éd. Errance, 2004, 2 t.
- Lebeau Richard, *Pyramides, temples, tombeaux de l'Égypte ancienne*, Paris, Éd. Autrement, 2004.
- Lévêque Pierre, *Introduction aux premières religions*, Paris, Librairie Générale Française, 1997.

2.4

Dès ~3200

Mésopotamie

Homo *religiosus* revêt ses dieux de l'uniforme guerrier

Au cours du IV^e millénaire, deux populations étrangères vinrent s'installer en Mésopotamie. Bon gré mal gré, les autochtones durent accepter de cohabiter, dans le Sud, avec les Sumériens dont l'origine est toujours inconnue²⁸, et dans le Nord, avec les Akkadiens d'origine sémite, venus de la Syrie. Avec le temps, ces trois populations fusionnèrent.

Très entreprenants, ces Mésopotamiens rendirent leur vallée très fertile grâce à une irrigation artificielle des plus sophistiquées et ils en firent une plaque tournante du commerce international avec l'Égypte, l'Inde, l'Arabie, l'Asie Mineure et la Méditerranée.

Dès 3750, certains de leurs villages se transformèrent en villes marchandes. Vers 3200, une vingtaine d'entre elles évoluèrent en cités-États. L'une des premières, la plus connue, Ur, était une ville portuaire sur le golfe Persique. Mais les alluvions s'accumulant au cours des siècles, elle se trouve aujourd'hui à plus de 200 km de la mer.

Ces deux atouts valurent à la Mésopotamie d'être aussi une terre riche en conflits.

Ces trois populations fusionnèrent aussi sur le plan religieux.

Leurs prêtres réunirent leurs dieux au sein d'un seul panthéon de plus de 2400 dieux selon le recensement effectué, en 1938, par l'assyriologue K. Calcschiste²⁹. La plus ancienne liste est consignée sur des tablettes gravées vers 2600 avant notre ère. Elle nous livre le nom de 560 dieux avec leur répartition hiérarchique et leurs apparentements.

Peu à peu, cependant, le nombre de ces divinités diminua, mais ces Mésopotamiens n'allèrent pas jusqu'à le réduire à un seul dieu. Jusqu'à l'arrivée du christianisme, ils demeurèrent polythéistes.

À leur tête se trouvait *An*, le dieu du Ciel. Fondateur de la dynastie divine, il se désista en faveur de son fils *Enlil*, dieu de Nippur, la capitale religieuse des Sumériens. Élevé au rang de souverain des dieux et du monde, celui-ci prit pour grand vizir *Enki* / *Ea*³⁰, dieu d'Eridu, dieu des Akkadiens.

Les documents que ces prêtres nous ont laissés, révèlent qu'ils chargèrent leurs divinités d'assumer un triple rôle :

- Assurer le bon fonctionnement de la Nature

Sous les ordres de ces divinités majeures, les autres dieux se virent confier la responsabilité de la bonne marche d'un secteur de la Nature. Par exemple, *Iskur* présidait aux orages, à la

²⁸ Pour le grand spécialiste de cette civilisation, Jean Bottéro, les Sumériens auraient pu être originaires du Plateau iranien ou de la côte iranienne du golfe persique. Cf. Bottéro Jean, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1989, p. 30.

²⁹ *Ibid.*, p. 60.

³⁰ *Enki* est le nom sumérien et *Ea* le nom akkadien de ce dieu.

pluie, aux vents, *Enbilulu* surveillait le régime des cours d'eau, particulièrement celui du Tigre et de l'Euphrate, *Asnam* était responsable de la croissance des plantes et *Lahar* de celle du bétail... *Inanna* avait la responsabilité d'un domaine très délicat : le rut et l'accouplement des animaux...

- Protéger leurs cités-États

Les Mésopotamiens demandèrent encore à leurs divinités de prendre en charge la protection de leurs cités-États.

An devint ainsi le protecteur d'Uruk, *Enlil*, celui de Nippur, *Enki*, celui d'Eridu, *Nanna*, celui d'Ur... Lorsque, plus tard, se constituèrent des royaumes, puis des empires, ils les confièrent eux aussi à un dieu protecteur. C'est ainsi que Sargon I^{er} confia à *Enlil* le soin de protéger son empire, l'empire d'Akkad (2334-2154). Hammurabi (1792-1750) confia le sien à *Marduk* de Babylone, les Assyriens le leur à *Assur*, les Perses se mirent sous la protection d'*Ahura Mazda*.

- Les emmener à la conquête de nouveaux territoires

Dès que leurs richesses leur permirent d'équiper leurs armées d'armes redoutables, les Mésopotamiens demandèrent encore à leurs dieux de se mettre à leur tête et de les emmener à la conquête de nouveaux territoires. Ne contrôlant pas un territoire suffisamment grand pour vivre en autarcie, ces premières cités-États étaient obligées d'aller chercher parfois très loin les matières premières qui leur manquaient : le bois, la pierre, les minerais, ainsi que des articles de luxe pour leurs cours royales et leur noblesse. Elles les échangeaient contre les produits de leur agriculture et les objets fabriqués par leurs artisans.

Aussi se trouvèrent-elles immédiatement en compétition les unes avec les autres pour le contrôle de leurs sources d'approvisionnement, des routes commerciales fluviales et terrestres, ainsi que des points d'eau dans les zones désertiques. L'homme est un loup pour l'homme. Plutôt que de s'entendre, ces cités-États préférèrent s'imposer par la force. Elles s'engagèrent donc dans une spirale de violences et de guerres.

Un exemple : Vers 2500, pour une question de contrôle de points d'eau, semble-t-il, la cité-État d'Oumma envahit le Gou-edenna, territoire appartenant à celle de Lagash. Le dieu *Nin-Girsou*, protecteur de cette ville, se mit dans une violente colère et demanda à son serviteur, le roi Eannatoum, de chasser les Oummaïtes et de leur infliger une sévère correction.

Moi, Eannatoum, comme un mauvais vent d'orage, j'ai déchaîné la tempête (...). Eannatoum a remporté la victoire et a entassé vingt tumuli (de cadavres). Il a anéanti tous les pays (ennemis) [...]. Il a anéanti Oumma qui avait pénétré dans le Gou-edenna. Eannatoum, l'élue de Nin-Girsou, a restitué à Nin-Girsou son domaine bien-aimé, le Gou-edenna³¹.

Ces villes, puis ces royaumes et ces empires se considéraient comme la propriété de telle ou telle divinité. Leurs souverains n'en étaient que les administrateurs. Attaquer une de leurs propriétés ne constituait donc pas seulement un crime de lèse-majesté, mais encore un crime de lèse-divinité.

Pour l'attaquant, son expédition relevait, au contraire, de la volonté ou de l'accord de son dieu qui la bénissait. Samsi-Addou, roi de la cité-État d'Ekallatoum, vers 1800, avait pour dieu

³¹ Cité par Bertrand Lafont, « La Guerre au pays de Sumer », in Les Dossiers d'archéologie : *La Guerre au Proche-Orient dans l'Antiquité*, mai 1991, n° 160, p. 13.

Itour-Mêr. Il légítima sa conquête de la cité-État de Mari en arguant que son dieu lui en avait donné l'autorisation par l'intermédiaire de son devin.

Lorsqu'Itour-Mêr eut écouté ma prière et ma demande et qu'il m'eut donné sans réserve le pays de Mari, les bords de l'Euphrate et son royaume, je lui fis un vœu : j'ai offert pour la splendeur de sa divinité un grand trône en érable, orné artistiquement avec de l'or³².

Cette spirale de violence, bien entendu, se renforça, lorsque ces cités-États durent faire face à la convoitise des peuplades qui nomadisaient dans les montagnes du Zagros iranien, à l'est et dans les hautes terres des déserts syrien et jordanien, à l'ouest. Pendant deux millénaires, une série d'invasions guti, hittite, kassite, assyrienne, mède, perse, déferla sur la Mésopotamie la mettant à feu et à sang.

Entre 2200 et 2100, les Guti, montagnards du Zagros, fondirent sur l'empire de Sargon I^{er} et le mirent à genoux. Un texte composé vers 2000, la *Malédiction d'Agadé*, relate les horreurs de cette incursion :

Les mâchoires étaient broyées et les têtes fracturées ; les mâchoires étaient broyées et les têtes semées comme du grain. Dans toutes les ruelles et toutes les allées, des corps étaient empilés et sur les places où jadis se tenaient les danses du pays, des monceaux de cadavres étaient entassés (...). Celui dormant sur le toit y mourait, celui dormant dans la maison n'était pas enterré³³.

Malheur aux villes et aux peuples qui osaient se rebeller. Le roi assyrien Assournazirapla II (~885 - ~860) pratiquait une recette très efficace pour amener à la raison les inconscients qui cherchaient à se soustraire à son autorité.

J'en tuai un sur deux... Je bâtis un mur devant les grandes portes de la ville ; j'écorchai les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur ; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leur peau. J'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes³⁴.

Mais si ces conflits perpétuels traumatisaient le simple mortel, ils développèrent chez leurs grands et petits souverains un goût prononcé pour la guerre. Il semble même que ceux-ci concevaient une joie certaine à se battre. Plus exactement, disons qu'ils éprouvaient une joie certaine à faire se battre leurs armées, la plupart ne s'engageant pas personnellement dans le combat les armes à la main ou ne se lançant dans la bataille que très solidement protégés par leur garde personnelle. Et ce plaisir, ils le firent partager à leurs dieux.

Dans son poème d'*Agusaya*, autre nom de la déesse d'*Ishtar*, et qui fut composé à l'époque d'Hammourabi, l'auteur la décrit ainsi :

Sa fête, c'est de guerroyer,
D'entrechoquer les combattants,
D'exciter les officiers,
De déchaîner les troupes !
Sa rage à combattre,

³² *Ibid.*

³³ Cité par Michael Ghouti, « Les Invasions barbares », in Bertrand Lafont, op. cit., p. 27.

³⁴ Cité par Gaston Maspero, in *Histoire ancienne des peuples de l'Orient, l'Empire assyrien*, ch. IX – « Le second empire assyrien jusqu'à l'avènement de Sargon », Paris, Éd. Hachette, 1895.

Son enthousiasme à batailler
Révèlent sa vraie nature³⁵.

Dans le *Poème d'Erra*, dieu mésopotamien des Enfers, dont la composition se situe entre 1100 et 850 avant notre ère, on apprend que le dieu *Anu* lui donna sept dieux nés de sa relation avec la Terre.

Afin, (disait-il,) qu'ils t'escortent,
Si, le tapage des habitants du monde te devenant pénible,
Tu te sentais porté à faire une hécatombe,
À massacrer les têtes-noires et abattre les animaux.
Ils seront ton armée déchaînée, et ils t'escortent.
Eux donc, surexcités et agitant leurs armes,
De s'adresser à Erra : « Debout ! Mets-toi sur pied !
Pourquoi demeures-tu en ville, comme un vieillard chétif ?
Ou, comme un bébé impuissant, restes-tu au foyer ?
Pareils à des non-belligérants,
Mangerons-nous le pain en femmes ?
Aurions-nous peur ? Tremblerions-nous,
Comme si nous ignorions la guerre³⁶ ? (I, 40-50)

Par l'entremise d'un oracle, *Ishtar* réconforta ainsi le roi assyrien Asarhaddo (680 - 668).

Ne crains rien, Asarhaddo, roi du pays ! Ce vent qui a soufflé contre toi, ne lui ai-je pas brisé les ailes ? Tes ennemis ne cesseront de rouler sous tes pieds comme des pommes au printemps. C'est moi, la Grande Dame, *Ishtar* d'Arbelès, qui détruis tes ennemis devant toi (...). J'ai l'œil sur tes ennemis et Je te les livrerai. Moi-même, *Ishtar* d'Arbelès, Je marche devant toi et derrière toi ! N'aie pas peur³⁷ !

Faire la guerre, tuer, massacrer, détruire, anéantir..., une vraie fête pour ces souverains et leurs dieux ! Certains y prenaient tellement de plaisir, comme les souverains assyriens, qu'ils partaient en campagne à chaque printemps.

On l'aura compris, les dieux ressemblaient comme deux gouttes d'eau à ces souverains. La cour divine qu'ils imaginaient était l'exact miroir de leur cour, certes ! plus grande, plus forte, plus puissante, plus belle..., mais tellement semblable.

Ces souverains guerriers firent donc de leurs dieux des dieux guerriers qui servirent de justification à leurs guerres. La religion leur servit de paravent. « Notre dieu le veut ! » : répétaient-ils à l'unisson. Et l'on peut être certain qu'ils ne jouaient pas la comédie. Ils le croyaient fermement tant cette croyance était ancrée dans les mœurs.

Moi, Assour, j'ai entendu ta plainte et je suis descendu, en toute majesté, depuis la Grande Porte du Ciel (pour te répondre). Je vais m'y mettre, et faire dévorer par le feu tous tes ennemis... Je ferai pleuvoir sur eux d'énormes grêlons (?) ! Je les massacrerai, et remplirai le Fleuve de leur sang ! Qu'ils y pensent, et qu'ils prennent garde ! Assour, le souverain des dieux, c'est Moi³⁸.

³⁵ Trad. Bottéro Jean, op. cit., p. 206.

³⁶ *Ibid.*, p. 683.

³⁷ Pinches T.G., *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, London, 1891, IV, pl. 61.

³⁸ Cité par Bottéro Jean, in *La plus vieille religion*, Paris, Éd. Gallimard, 1998, p. 334.

Ces dieux guerriers n'intervenaient pas seulement dans la prise de décision d'entrer en guerre, ils marchaient encore à la tête de l'armée et indiquaient au devin le moment opportun d'engager la bataille.

À l'avant-garde marche Assour qui déverse un feu destructeur sur l'ennemi... Anou brandit l'arme divine, impitoyable pour le coupable. Sîn, le brillant dieu de la lune, leur retire la force de lutter. Le dieu du soleil, Shamash, seigneur de la justice, a obscurci les yeux des troupes de Sumer et d'Akkad. Le guerrier Ninourta a brisé leurs armes. Ishatar a frappé les tambours et affolé les guerriers³⁹.

Le vainqueur attribuait automatiquement toute victoire à son dieu. Quant aux dieux vaincus, ils étaient condamnés à former sa cour.

Entre 2000 et 1800, les Amorrites, originaires des steppes de l'ouest de la Mésopotamie, s'emparèrent de Babylone et l'élevèrent au rang de capitale de leur royaume. Un de leurs rois, Hammourabi étendit ses limites aux confins de la Mésopotamie. Bien avisé, il n'imposa pas ses propres dieux. Il adopta *Marduk*, le dieu de sa nouvelle capitale, et l'éleva au-dessus de tous les dieux des peuples qu'il venait de vaincre. Dans le préambule de son fameux Code, il le proclama solennellement Dieu suprême du panthéon mésopotamien.

Quand Anu le Sublime, le Roi des dieux, et Enlil, le Seigneur du Ciel et de la Terre, l'Assignateur des Destins du pays, eurent attribué à Marduk, le Premier-né d'Ea, le suprême Pouvoir sur la totalité des peuples, et qu'ils L'eurent fait prévaloir entre les dieux⁴⁰...

Curieusement, pour nous autres pour qui la vraie piété est de faire le bien, la guerre permettait à ces souverains d'exprimer la leur. Elle leur permettait d'exalter la toute-puissance de leurs dieux.

L'empire perse atteignit son extension maximale sous le règne de Darius le Grand (520 - 486). Sur des monnaies et des plaques d'argent et d'or, il fit graver ce texte :

Darius le Grand Roi, le roi des rois, le fils Hystaspes, l'Achéménide. Le roi Darius déclare : Voici le royaume que je tiens : depuis les Saces au-delà de la Sogdiane jusqu'au pays de Kush (Nubie), depuis l'Indus jusqu'à Sardes, Ahura-Mazda me le remit, lui le plus grand des dieux. Qu'Ahura Mazda me protège, moi et ma maison⁴¹.

Il faudra attendre le début de notre ère pour entendre une nouvelle religion, le christianisme, récuser totalement cette croyance plurimillénaire en des dieux guerriers prenant plaisir à se battre. Il affirmera qu'il n'existe qu'un seul et unique Dieu et que ce Dieu est d'abord et avant tout un Père.

Nos guides

- Bottéro Jean, *La plus vieille Religion. En Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- « La Guerre au Proche-Orient dans l'Antiquité », in *Les Dossiers d'Archéologie*, n° 160, mai 1991.

³⁹ Tiré du poème relatant la guerre menée par le roi assyrien Toukoulti-Ninourta I (1244-1208 avant notre ère) contre Babylone. Cité par Dominique Parayre, « Les dieux de la guerre », in *Les Dossiers d'archéologie : La Guerre au Proche-Orient dans l'Antiquité*, op. cit., p. 85.

⁴⁰ Finet A., *Le Code de Hammurapi*, Paris, 1983, p. 31, I :1-15.

⁴¹ Cité par Briant Pierre, *Histoire de l'empire perse*, Paris, Éd. Fayard, 1996, p. 181.